

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, les plus divines est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(1^{RE} IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction - Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — La consécration de l'Église de S. Jean l'Évangéliste — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Les Pèlerins Français à Turin — Discours de D. Bosco aux Pèlerins Français — Indulgences Spéciales pour les Coopérateurs.

LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE S. JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Laudate Dominum de caelis... Laudate Dominum de terra.

Oui, si cela pouvait nous être donné, nous voudrions former du ciel et de la terre deux chœurs harmonieux, et les inviter à chanter avec nous au Dieu très-Haut le plus beau des hymnes de remerciement et de louange. Oui, nous voudrions crier : Louez le Seigneur, Saints Anges ; Louez le Seigneur âmes bienheureuses ; Prêtres, louez le Seigneur ; Vous tous, justes, jeunes gens ou vieillards, princes ou sujets, louez le Seigneur ; que toutes les créatures célèbrent sa gloire. *Laudate Dominum de caelis.. Laudate Dominum de terra.* — Mais, ne pouvant nous faire entendre de toute la création, nous nous adressons à nos Coopérateurs pour les prier de s'unir à toute la famille Salésienne pour chanter au Seigneur un hymne de reconnaissance. Oui, chers frères, chères sœurs en Jésus-Christ, louons et remercions Dieu; nous avons certes bien sujet de le faire.

Le 28 octobre dernier, fête des Saints Apôtres Simon et Jude, l'Église de S. Jean apôtre et Évangéliste, élevée grâce à votre

charitable concours, a enfin pu être solennellement consacrée par sa Grandeur Mgr. l'Archevêque de Turin, et ouverte au culte Divin.

Cet heureux jour a couronné les fatigues et les soins de tant de bienfaiteurs dont l'intelligence, l'art profond, et la générosité nous ont aidés pendant plusieurs années à élever pour Dieu ce saint édifice. Cet heureux jour a comblé les vœux de bien des habitants de la ville de Turin désireux de profiter, pour eux-mêmes pour leurs enfants, pour leurs familles, de cette nouvelle Église ; dont ils sentaient si vivement le besoin. Il a, ce jour béni, porté la consolation dans bien des âmes pieuses ; elles appelaient depuis longtemps par les plus ardents soupirs, le bonheur de voir ouverte à Turin une nouvelle maison de prière, de voir le tabernacle du Dieu vivant, la chaire de la vérité s'élever auprès de la tribune de l'erreur et de l'hérésie.

Il a, ce jour béni, reconforté bien des âmes timides et pusillanimes ; la vue de ce superbe monument religieux, élevé et consacré à Dieu en des temps si mauvais et si défavorables, leur fait reprendre courage, et ils espèrent voir le triomphe de l'Église catholique toujours pleine de vie, toujours jeune, toujours belle parcequ'elle est la fille de Dieu et l'Épouse de Jésus-Christ. Oui, *Laudate Dominum.*

Tout contribuait à produire dans tous les cœurs la plus durable impression ; et les fêtes splendides célébrées à cette occasion,

et l'élan si remarquable, qui portait les fidèles à venir assister aux saints offices, en nombre si considérable que l'on a pu dire à juste titre que la ville de Turin semblait s'être portée tout entière dans la nouvelle Eglise et ses alentours ; et la musique si parfaite ; et l'assistance de vénérables Prélats qui, tour à tour, environnés d'un nombreux clergé, majestueusement drapés dans les riches ornements du Culte Divin, ont officié pontificalement matin et soir pendant trois jours consécutifs ; le grand autel richement chargé d'or et de marbres du plus bel effet, illuminé par plus de cent flambeaux comme par la clarté du jour ; les trois nefs de l'Eglise magnifiquement éclairées par le gaz ; les harmonies suaves de l'orgue mariées aux voix fortes et claires des chanteurs ; toutes ces beautés et bien d'autres encore qui ne pouvaient manquer de réveiller dans tous les cœurs les plus vifs sentiments de foi, de piété, de componction. A certaines heures, un saint enthousiasme, une douceur souveraine s'emparaient de l'âme, elle se croyait transportée sur le trône de la céleste Jérusalem ; saisie d'une profonde vénération elle devait s'écrier avec le Patriarche Jacob : *Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cæli*. Que ce lieu est redoutable, c'est la maison-même de Dieu et la porte du ciel. Oh oui ! Louez, louez le Seigneur : *Laudate Dominum*.

Partout où se porte une foule considérable de personnes de tout âge et de toutes conditions on doit toujours craindre quelque malheur ; les accidents qui se produisent en pareilles occasions sont dus, le plus souvent, à des causes entièrement fortuites et qui ne peuvent qu'échapper à la sagacité de l'homme le plus intelligent et le plus prévoyant. Qui ne se souvient, par exemple, des personnes étouffées au milieu même de l'immense enceinte du Dôme de Milan, lors des funérailles de Victor Emmanuel II ? C'est pourquoi à voir le flot de peuple qui se précipitait dans la nouvelle église surtout au moment des offices du soir, bien des personnes tremblaient d'avoir à déplorer quelque malheur. Vaine appréhension, tout se passa avec tant de calme et de tranquillité que l'on n'eût pu désirer davantage et les fêtes se sont terminées sans que l'on ait eu à regretter le moindre désordre. En de pareilles circonstances c'est là un fait non seulement rare, mais presque unique. Louons donc le Seigneur *Laudate Dominum*.

Pendant les jours qui ont immédiatement précédé la fête, le soir et la nuit même du 27 au 28 la pluie tombait à torrents, les cataractes du ciel semblaient rompues ; on craignait donc avec raison que le mauvais temps ne troublât les fêtes et qu'il ne vint y mêler l'amertume de nouveaux désastres dans les pays sujets aux inondations. Mais, le matin, peu de temps avant que le Prélat consécrateur, l'Archevêque de Turin, se rendit à l'Eglise, la pluie cessait soudain et, la consécration terminée, pendant que se célébrait la première messe, le soleil apparaissait pour porter dans tous les cœurs l'espérance et la joie. Pendant toute l'octave de la dédicace le temps continua à être si beau que depuis plus de deux mois on n'avait vu le pareil. De ce bienfait, aussi considérable qu'inespéré, loué soit le Seigneur. *Laudate Dominum*.

Loué soit le Seigneur surtout pour la conversion d'un très-grand nombre d'âmes auxquelles il a ouvert les yeux par cette imposante et grandiose manifestation de foi et de religion fruit de l'élan spontané de plus de cent mille catholiques accourus, pleins de dévotion et de respect, pour assister aux saints offices ou visiter la nouvelle Eglise pendant ces jours bénis. Aux pieds des saints tribunaux de la pénitence, Dieu s'est rendu à ces âmes qui l'avaient perdu, et il les a comblées de grâces de miséricorde et de pardon. Oui ! *Laudate Dominum de cælis... Laudate Dominum de terra*.

Après avoir invité ses Coopérateurs et amis, à remercier avec lui le Seigneur, D. Bosco s'empresse de saisir cette heureuse occasion pour donner un témoignage public de reconnaissance à tous ceux qui lui sont venus en aide en quelque manière soit pour la construction et la décoration de l'Eglise, soit pour l'heureux succès de son inauguration solennelle. Il remercie d'abord Sa grandeur Monseigneur Laurent Gastaldi, son archevêque vénéré, il le remercie d'avoir eu la bonté de se soumettre aux lourdes fatigues de la consécration malgré l'état de sa santé, toujours chancelante ; il le remercie d'avoir bien voulu donner la permission d'inviter pour les trois premiers jours de l'Octave d'autres prélats, afin de donner à la solennité plus de splendeur et d'édification. D. Bosco remercie, du plus profond du cœur, les trois anges de Fossano, de Biella, et d'Alba, Monseigneur Manacorda, Monseigneur Leto et Monseigneur Pampirio, accourus à Turin sur

une simple invitation pour rehausser par leur présence et leur active intervention l'éclat de ces fêtes si chères à tous les cœurs. D. Bosco remercie les orateurs sacrés, messieurs les Chanoines Venk et Monticelli, qui, les premiers, ont, avec un zèle admirable, annoncé la Divine Parole dans la nouvelle Eglise.

Il remercie les respectables curés et autres membres du clergé turinois qui se sont, de si bon gré, prêtés au service Divin pendant les saints offices, ou sont venus célébrer la sainte messe à l'un des nouveaux autels pour la plus grande commodité des fidèles ; il remercie les musiciens distingués de la ville de Turin qui ont bien voulu, de leur propre mouvement, venir aider nos jeunes-gens à remplir la tâche difficile d'interpréter les meilleures pages des grands maîtres et de donner à l'exécution du chant toute la *maestria* que chacun s'est plu à reconnaître ; il remercie les membres courageux du cercle de la jeunesse catholique, qui ont bien voulu donner l'édifiant exemple de quêter pour la maison de Dieu. Il remercie tant de pieuses dames et de charitables messieurs qui de près ou de loin, ont envoyé des dons consistant soit en objets propres au Culte Sacré, soit en offrandes destinées à couvrir les dépenses du service divin ; avec eux, il remercie tous ceux qui de quelque manière se sont employés à faire que toutes choses s'accomplissent à la plus grande gloire de Dieu, à l'honneur de la religion au bien des âmes. Que dire encore ? D. Bosco veut même remercier jusqu'à ce petit nombre de gens mal intentionnés de la ville, qui poussés par l'esprit de l'âbîme plus encore peut-être que par leur propre méchanceté, auraient voulu troubler nos fêtes, comme au printemps dernier, celles de *San Secondo*, et cependant se sont abstenus de toute démonstration. Si cette abstention est de leur part, une bonne œuvre, comme l'est certainement, en soi, le respect de la liberté et du bien d'autrui, nous prions le Bon Dieu de les en payer en ouvrant leurs yeux à la lumière de la vérité et en les reconduisant dans le sein de son infinie miséricorde avant qu'ils n'aient à éprouver les rigueurs de sa redoutable justice. Oui, D. Bosco remercie du fond du cœur tous ses bienfaiteurs et ne pouvant rien faire de mieux il les assure que chaque jour il priera le Seigneur de les en récompenser par l'abondance de ses célestes faveurs ; de les bénir pour leurs corps, de les reconforter

dans leurs âmes, de les protéger pendant la vie, de les assister au moment de la mort et d'être leur récompense, leur couronne et leur joie pendant toute l'éternité.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

Le choléra — Son apparition à Turin — Bel acte de la Municipalité — Le bon Pasteur — Discours et paroles mémorables — Courageuse conduite des jeunes orphelins — Les fils se montrent dignes de leur Père — Instructions de circonstance — Nos jeunes-gens infirmiers — Utile service — Une nappe sert de drap de lit — Eloge public.

Pendant l'année 1854 plusieurs provinces, villes et bourgades des Etats Sardes furent frappées d'un fléau terrible. Une maladie meurtrière, connue sous le nom de choléra, sortie des Indes où elle règne continuellement, pénétrait en Italie après avoir parcouru diverses contrées de l'Europe, elle infestait le Piémont et la Ligurie, promenant partout la terreur et le carnage. Au mois de juillet, ce mal redoutable envahissait la ville de Gènes, et, en l'espace de deux mois, enlevait à la vie près de trois mille personnes.

Terrribles étaient les symptômes du mal asiatique, et il frappait de terreur les plus courageux. Des troubles intestinaux le précédaient d'ordinaire, mais il se manifestait tout à coup par des vomissements et une diarrhée incessante. Le malade était oppressé par la sensation d'un poids intolérable sur l'estomac, des contractions horribles le déchiraient aux extrémités de tous les membres. Les yeux devenaient caves et cernés d'un cercle couleur de plomb, ils étaient languissants et sans feu ; le nez s'effilait ; le visage était si décharné, si profondément altéré, que l'individu devenait méconnaissable. La langue était blanche et froide, la voix altérée, et le parler à peine intelligible ; tout le corps prenait une couleur livide ; dans les cas les plus graves il devenait même d'un vert bleuâtre et presque aussi froid qu'un cadavre. Quelques uns surpris par le mal tombaient étendus comme frappés d'apoplexie foudroyante ; d'autres ne survivaient que quelques heures aux premières atteintes ; très-peu dépassaient les 24 heures. Dans les premiers jours de l'invasion du fléau, nul n'échappait ; autant de personnes atteintes, autant de morts. Dans la suite, en moyenne, sur cent personnes attaquées soixante succombaient. Aucune des maladies connues jusqu'alors, si l'on en excepte la peste, ne présentait une aussi effrayante mortalité. La peste même, si elle emportait un plus grand nombre de ceux qu'elle attaquait, ne le faisait pas toutefois avec une si fou-

droyante rapidité. Par là chacun peut aisément se figurer la peur que tous avaient du choléra.

On savait que nul remède efficace n'avait pu être trouvé contre la terrible maladie et l'on se persuadait alors qu'elle était, non seulement épidémique, mais encore contagieuse; et la terreur redoublait. A tous ces motifs d'épouvante s'ajoutait encore le préjugé du bas peuple qui s'obstinait dans l'idée que les médecins donnaient aux malades, pour précipiter leur mort, une boisson empoisonnée, que l'on désignait à Turin sous le nom d'*Acquetta*. Les médecins disaient-on voulaient ainsi éloigner plus facilement le danger de contagion pour eux-mêmes et pour le public.

Une preuve de la consternation jetée dans tous les cœurs par l'apparition du mal destructeur était la cessation du commerce; les magasins se fermaient et un grand nombre de personnes se hâtaient de fuir des lieux envahis par le fléau. Bien plus, en certains quartiers, dès qu'une personne était atteinte du choléra, les voisins et parfois même les parents s'effrayaient tellement qu'ils abandonnaient le malade sans secours, sans assistance; et il fallait que quelque personne aussi charitable que courageuse vint prendre soin de lui; trop souvent hélas cette personne ne pouvait se trouver.

Parfois-même il devint nécessaire aux personnes chargées du service de l'ensevelissement de passer par les fenêtres et d'enfoncer les portes pour entrer dans les maisons et en tirer des cadavres qui déjà remplissaient les environs d'une horrible puanteur. Pour tout dire en un mot, dans quelques localités on vit alors se renouveler les mêmes phénomènes d'épouvante observés au plus fort des pestes et dont sont remplis les livres de leurs historiens anciens et modernes.

Le choléra, comme un ennemi enhardi par la terreur de ses adversaires, que la peur rendait plus susceptibles de contracter la terrible maladie, s'avancait de village en village, de ville en ville, faisant sur son passage d'innombrables victimes. Les lieux les plus salubres; les collines, les montagnes même, n'étaient pas épargnés. Le 30 juillet le fléau après avoir passé les Apennins se trouvait déjà sur le territoire de Turin et dans les premiers jours du mois d'août commençait à faire quelques victimes dans les faubourgs.

Aux premiers signes de la présence du choléra la municipalité donna à tous les habitants un bien bel exemple de piété. Le Maire de Turin, M. Notta, tout en prenant les mesures sanitaires requises en pareilles circonstances, et après avoir donné les ordres destinés à sauvegarder le plus possible les intérêts de la population, voulut aussi recourir à la Reine du ciel dont la puissante protection avait été si souvent éprouvée dans les calamités de ce genre. Le maire ordonna donc un service religieux dans le sanctuaire de Marie Consolatrice. Ce service fut célébré le 3 Août dans la matinée, une immense multitude de fidèles s'y pressait et une députation du conseil Municipal représentait officiellement la Ville de Turin.

Le Maire en donnait lui-même communication

à l'autorité Ecclésiastique par une lettre dans laquelle nous relevons les paroles suivantes: « Le Conseil Municipal, interprète du voeu de la population de cette capitale, en cette circonstance du danger prochain de l'invasion du choléra asiatique, a, ce matin, assisté, en la personne de ses délégués, à une messe suivie de la Bénédiction en l'Eglise de la Bienheureuse Vierge Consolatrice pour obtenir son patronage. » Marie Consolatrice ne méprisa pas ces prières puisque, contre toute attente, la terrible maladie sévit beaucoup moins à Turin que dans tant d'autres villes de l'Europe et spécialement de l'Italie et du Piémont même.

Cependant les cas de choléra montèrent de 7 à 10, puis à 20, à 30 et ensuite de 50 à 60 par jour. Du 1 août au 1 novembre, dans la ville, ses faubourgs et son territoire, on constata 2500 cas environ, et 1400 furent suivis de mort. Le quartier le plus maltraité fut celui du Valdocco; dans la seule paroisse de Borgo Dora il y eut en un mois 800 cas et 500 morts. A côté de notre hospice, il y eut des familles, non seulement décimées, mais entièrement détruites. Dans la maison Bellezia, dans la maison Defilippis, dans la maison Moretta, à quelques mètres de nous, certaines familles disparurent en très peu de temps. La même chose arriva en plusieurs autres endroits; au parc royal et à Bertola.

Eh bien, lors de l'invasion du choléra, au plus fort des ravages qu'il exerçait si près de nous, quel fut le sort de l'Oratoire de S. François de Sales; quelle fut son œuvre alors que le découragement s'emparait des hommes les plus courageux? Nous le dirons brièvement.

A la première nouvelle que le mal commençait à se glisser dans la ville, Don Bosco se montra envers nous un père amoureux et un pasteur vigilant. Pour ne pas tenter le Seigneur il employa tous les moyens que pouvaient suggérer la prudence et les conseils de l'art. Il fit donc blanchir à neuf et nettoyer les appartements, préparer de nouvelles chambres, diminuer le nombre des lits dans les dortoirs, améliorer la nourriture, se soumettant pour cela aux plus lourdes dépenses.

Mais, non content de la prévoyance terrestre, Don Bosco se consacra de grand cœur à des précautions bien plus efficaces, à celles que suggère la prévoyance céleste, la religion. Nous avons su par une personne digne de foi que, dès les premiers jours du péril, prosterné devant l'autel, il fit au Seigneur cette prière: « Mon Dieu, frappez le pasteur, mais épargnez ce jeune troupeau. » Puis, se tournant vers la bienheureuse Vierge, il s'écria: O Marie, vous êtes mère aimante et toute puissante, ah préservez, je vous en conjure, ces fils bien aimés; et si le Seigneur voulait prendre parmi nous une victime, me voici prêt à mourir quand et comme il lui plaira. » C'est ainsi que le bon père offrait sa vie pour ses fils.

Le 5 Août, fête de Notre-Dame des neiges, qui tombait, cette année là, un samedi, il nous réunit tous autour de lui dans la soirée et nous adressa un petit discours dont nous avons pu recon-

stituer la substance en mettant en commun nos souvenirs : « Comme vous l'aurez appris déjà, nous dit-il, le choléra a fait son apparition à Turin et il y a eu déjà quelques morts. Bien des personnes de la ville sont dans la consternation et je sais que plusieurs d'entre vous en sont tourmentés. Je veux vous donner à ce sujet quelques conseils pratiques et je suis sûr que si vous les observez vous échapperez tous à ce mal terrible.

Et tout d'abord, il faut vous dire que cette maladie n'est pas nouvelle dans le monde. Il en est déjà question dans les livres saints, dans lesquels Dieu nous signale les causes premières qui la produisent. — Le trop manger, dit l'ecclésiaste, procure la maladie et la glotonnerie conduit au choléra. *In multis escis erit infirmitas, et aviditas appropinquabit ad choleram.* (Eccl. XXXVII, 33) — Dieu, nous indiquant les germes fatals de cette terrible maladie, nous suggère aussi les préservatifs afin de l'éviter. — Sois frugal, nous dit-il, et use sobrement des mets qui te sont présentés. — Peu de vin suffit à un homme bien élevé, — ailleurs le Seigneur donne le remède qui vaut plus que tout autre ; il nous dit : fuyez le péché, redressez votre conduite et purifiez votre cœur de toute faute.

Voici donc, mes chers enfants, les remèdes que je vous suggère pour demeurer exempts du choléra, ce sont presque les mêmes que prescrivent les médecins : *Sobriété, tempérance, tranquillité d'esprit et courage.* Mais, comment pourra-t-il avoir la tranquillité d'esprit et le courage nécessaire, celui qui se trouve en état de péché mortel, celui qui vit dans la disgrâce de son Dieu et qui pense que s'il vient à mourir il tombera dans l'enfer.

» Je veux aussi que nous nous remettons, corps et âme entre les mains de Marie. Le choléra sera-t-il produit par des causes naturelles telles que l'infection de l'air, le contact, et autres semblables. Nous avons alors besoin d'un bon médecin qui nous en préserve. Or quel médecin meilleur et plus capable de nous guérir que la Reine du ciel, appelée par la sainte Eglise salut des infirmes : *Salus Infirmorum.* Ou bien la maladie meurtrière sera-t-elle plutôt un fléau dont la main de Dieu s'est armée pour punir les péchés du monde ? Oh, alors nous avons besoin d'un avocat éloquent ; d'une mère tendre et compatissante, dont les puissantes prières, dont l'amour suavement irrésistible calme son indignation, désarme sa main et nous obtienne miséricorde et pardon. Marie est précisément cette avocate, cette mère de miséricorde : *Advocata nostra ; Mater misericordie ; vita dulcedo et spes nostra.*

» En 1835 cette même maladie vint aussi visiter Turin, mais la très-Sainte Vierge l'en eut bientôt chassée. En reconnaissance et pour monument de cette grâce, la ville de Turin éleva la belle colonne de granit couronnée par la statue en marbre blanc de la très-Sainte Vierge, que nous voyons encore sur la petite place du sanctuaire de la *Consolata.* Qui sait si Marie ne doit pas nous défendre de nouveau cette année,

et nous préserver de cette malheureuse épidémie ou tout au moins en tempérer la fureur.

» C'est aujourd'hui la fête de Notre-Dame des Neiges et demain commence la neuvaine de la plus belle des solennités que l'Eglise célèbre en l'honneur de la très-Sainte Vierge-Marie. Cette solennité nous rappelle le calme admirable et la sainteté de sa mort : elle nous rappelle son triomphe, sa gloire, sa puissance au ciel. Je recommande à chacun de vous de faire demain une bonne confession et une sainte communion afin que je puisse vous offrir tous ensemble à Marie et la prier de vous regarder et vous protéger comme ses fils bien-aimés. Le ferez-vous ? — Oui, oui répondimes-nous tous d'une seule voix. — Dom Bosco s'arrêta un instant, puis il reprit la parole et continua avec un accent que nous ne saurions décrire : « si vous vous mettez tous en grâce avec Dieu et si vous ne commettez aucun péché mortel je vous assure que pas un de vous ne sera touché par le choléra. Mais si jamais quelqu'un de vous s'obstinait à demeurer ennemi de Dieu ou ce qui est encore pire osait l'offenser grièvement, dès ce moment, je ne pourrais plus répondre ni de lui ni de qui que ce soit dans la maison. » Ainsi parla Dom Bosco dans la soirée du 5 août 1854.

La plume est incapable d'exprimer l'effet produit sur nous par ces paroles mémorables. Partie le soir même, partie le lendemain matin, tous les jeunes-gens de l'oratoire et aussi plusieurs des jeunes-gens du patronage allèrent se confesser et tous s'approchèrent de la sainte table. jamais peut-être, dans toute notre vie, nous n'avons accompli ces pieux devoirs avec plus de ferveur et de dévotion. A partir de ce jour la conduite religieuse et morale des jeunes-gens de l'oratoire fut si exemplaire, si édifiante que l'on n'aurait pu attendre mieux. Prière, fréquentation des Sacrements, travail, obéissance, crainte de Dieu, étaient portés au plus haut degré de perfection. Pardessus tout nous avions une telle crainte de commettre le péché, qu'à peine quelqu'un avait dit une parole ou fait une action qui lui parût offenser Dieu, même légèrement, il courrait bien vite en faire la confidence à D. Bosco pour lui demander un conseil et une pénitence. Le soir surtout, après la prière, tous l'entouraient pour lui exposer leurs doutes ou lui manifester les petits manquements de la journée. Parfois le patient et bon prêtre restait debout une heure et plus pour entendre chacun de nous. Il rassurait, réconfortait, consolait et nous envoyait prendre notre repos tous contents et tranquilles. C'était un spectacle qui touchait jusqu'aux larmes et donnait la marque la plus évidente de la pureté de cœur que chacun voulait conserver devant Dieu.

Les jeunes-gens même qui fréquentaient seulement le patronage du Dimanche se mirent à mener une vie des plus vertueuses. Les Dimanches et jour de fêtes ils étaient exacts aux offices et s'approchaient en grand nombre des sacrements. Pendant la semaine ils servaient d'exemple à tous ceux qui les voyaient et les approchaient.

Cependant les cas de choléra devenaient chaque jour plus fréquents à Turin et dans les faubourgs; on créa donc des Lazarets pour recueillir les cholériques auxquels manquaient les moyens ou l'assistance nécessaires pour se faire traiter à domicile. Deux de ces hôpitaux improvisés furent établis à Borgo S. Donato qui faisait alors partie de la paroisse de Borgo-Dora. Mais, si la Municipalité turinoise pouvait facilement fonder çà et là des Lazarets, il était en revanche fort difficile de trouver des personnes qui, même à prix d'argent, voulussent se prêter à servir les malades dans ces mêmes Lazarets ou dans les maisons particulières. Les plus courageux eux-mêmes craignaient de contracter le mal redoutable et refusaient d'exposer leur propre vie. C'est alors que D. Bosco conçut une grande et généreuse pensée et prit une noble résolution.

Après s'être pendant plusieurs jours et plusieurs nuits employé çà et là à l'assistance des cholériques, de concert avec quelques autres prêtres de Turin attachés à notre oratoire; après avoir vu de ses yeux le besoin extrême dans lequel se trouvaient plusieurs malades, D. Bosco réunit un jour ces jeunes-gens et leur fit un discours des plus émouvants. Il nous décrivit l'état pitoyable dans lequel se trouvaient tant de pauvres cholériques dont quelques uns succombaient par le défaut d'un secours assez prompt. Il nous montra quel bel acte de charité serait se consacrer à leur service; il nous rappela que Notre-Seigneur, dans le saint Evangile, promet de regarder comme fait à lui-même tout ce que l'on fera pour les malades. Il nous dit que, dans toutes les épidémies, même pendant les pestes il s'était toujours trouvé des chrétiens généreux qui avaient affronté la mort pour voler auprès des pestiférés, les servir et les aider pour les besoins du corps et pour ceux de l'âme. Il nous faisait connaître que le Maire de Turin avait fait appel aux hommes de bonne volonté pour avoir des infirmiers et des aides, que lui D. Bosco et plusieurs autres s'étaient déjà offerts; il conclut en exprimant le désir que quelques-uns d'entre-nous vinsent l'aider en cette œuvre de miséricorde. Ces paroles de D. Bosco ne furent pas perdues; les jeunes-gens de l'oratoire les recueillirent religieusement et se montrèrent dignes fils d'un tel père; quatorze d'entre eux se présentèrent aussitôt à lui, et lui donnèrent leurs noms pour être envoyés à la commission sanitaire. Peu de jours après trente autres suivaient leur exemple.

Quiconque voudra bien, d'un côté considérer la terreur qui dans ces jours malheureux s'était emparée de tous les cœurs à tel point qu'un grand nombre, sans en excepter même des médecins fuyaient les villes frappées par le fléau; et d'autre part réfléchir au jeune âge et à la timidité naturelle à la jeunesse en pareilles circonstances, ne pourra s'empêcher d'admirer ce noble élan des fils de D. Bosco. Pour lui, ce jour là, il fut si satisfait qu'il versait des larmes de consolation.

Cependant, avant de nous lancer sur le champ du péril, le bon père nous donna diverses ins-

tructions pratiques pour que nos secours fussent le plus utiles possible aux cholériques, et pour l'âme et pour le corps. La terrible maladie offrait généralement deux périodes; savoir, le premier assaut, qui le plus souvent était mortel, à moins d'un prompt secours; et la réaction, par le moyen de laquelle la circulation du sang se rétablissait dans le corps et sauvait de la mort plusieurs malades. En conséquence, celui qui secourait un cholérique devait avoir pour objectif de vaincre la violence de l'attaque en produisant la réaction ce qui s'obtenait surtout au moyen de frictions modérées et d'applications chaudes faites avec d'étoffes de laine aux extrémités du corps que la maladie avait contractées et glacées. Sur ce point D. Bosco nous donna les meilleures instructions et les connaissances les plus utiles, de manière à faire de nous comme autant de médecins improvisés. Il nous suggéra ensuite, pour l'âme des malades, toutes les industries d'une pieuse et intelligente charité afin que, autant qu'il pouvait être en nous, aucun de ceux auxquels nous donnions des soins ne mourût sans les consolations et les secours de la religion.

Quand nous fûmes suffisamment instruits on établit un horaire et nous fûmes dispersés en différentes parties de la ville. Les uns devaient aider dans les Lazarets; les autres assister les malades à domicile, chacun d'eux avait une famille qui lui était désignée. Quelques uns devaient surveiller un rayon donné afin de voir s'il ne s'y trouvait pas des malades inconnus; d'autres enfin devaient se tenir à l'oratoire prêts à répondre au premier appel.

A peine l'on eut appris que les jeunes-gens de l'oratoire s'étaient consacrés au soin et à l'assistance des cholériques, les demandes pour nous avoir se multiplièrent tellement qu'au bout d'une semaine nous dûmes renoncer à l'oraire établi. Parents, voisins, connaissances, conseil municipal, tous s'adressaient d'abord à D. Bosco, c'est pourquoi l'on peut dire que nous étions toujours en mouvement. Il y avait des jours où nous avions à peine le temps de prendre une bouchée de pain et parfois nous devions manger ce morceau de pain à la hâte et dans la chambre même du malade. La nuit, c'était à l'oratoire un continuel va et vient, l'un se levait, l'autre se couchait, il y eut même bon nombre de nuits que nous dûmes passer entièrement blanches, malgré cela nous étions toujours gais et contents.

Dans le principe, chacun de nous avant de se rendre à sa charitable mission se munissait d'une petite fiole de vinaigre ou bien d'une dose de camphre ou autres antiseptiques; puis de retour à la maison, il se lavait et se parfumait pour se désinfecter; mais dans la suite, il aurait fallu faire cette opération si souvent que nous dûmes y renoncer pour ne pas perdre le temps. Dès lors, nous ne pensâmes plus qu'à nos pauvres infirmes laissant la divine providence avoir soin de nous.

Dans ces douloureuses circonstances l'œuvre de notre oratoire ne se borna pas aux services donnés par les personnes, malgré notre pauvreté nous pûmes encore donner à plusieurs malades

une aide matérielle. Il nous arrivait souvent de nous trouver près d'un infirme auquel manquaient draps, couvertures, chemises etc. A la vue d'une si grande pénurie des choses les plus nécessaires; nous venions à l'oratoire, nous exposions le cas à la bonne mère Marguerite; et touchée de compassion à notre récit elle allait à l'armoire et en tirait, pour nous les donner, les objets voulus. A l'un elle donnait une chemise, à l'autre une couverture, à celui-ci un drap, à cet autre un essuie-mains etc. En peu de jours nous en étions arrivés à n'avoir plus rien que ce que nous portions sur nous ou ce qui servait à nous couvrir dans nos lits. Il nous souvient que l'un de nous vint un jour lui conter comment un de ses malades venait d'être, il y avait peu de temps, surpris par le mal terrible et se tordait sur un misérable grabat sans avoir même un drap pour s'y envelopper; il demandait quelque chose pour couvrir son malade. La charitable femme se mit aussitôt en recherche pour voir si quelque objet de lingerie lui tomberait sous la main; mais elle ne put trouver qu'une nappe — prends, dit alors la bonne mère, voici le seul objet de lingerie qui me soit resté; va et arranges-toi de ton mieux avec ton malade.

Les services rendus aux cholériques par les jeunes gens de l'oratoire en ces jours de deuil furent jugés si dignes d'éloges que le meilleur des journaux d'alors, enregistrant les actes de charité du clergé catholique voulut consacrer un très-bel article à signaler la conduite de l'oratoire. Nous mettons cet article sous les yeux de nos lecteurs afin qu'ils y trouvent la confirmation de tout ce que nous leur avons exposé jusqu'ici.

Voici cet article :

« Dans la publication de notre chronique de la charité du clergé en temps de choléra, nous n'avons, en ce qui concerne le clergé de Turin, pu faire encore qu'enregistrer l'offre faite par plusieurs de ses membres qui se mettaient à la disposition du public en cas de besoin, nous avons mentionné entr'autres les Pères Dominicains et les Pères Oblats de la *Consolata*. Mais si la faiblesse des progrès de l'épidémie n'a pas donné au clergé turinois l'occasion de donner une preuve éclatante de son zèle charitable, cependant le peu qu'il a eu à faire nous a révélé suffisamment combien plus il aurait fait si la Providence Divine nous avait traités plus rigoureusement.

» Nous pourrions dire ici comment le clergé a usé de son influence pour dissiper les sots préjugés du vulgaire contre les médecins et les remèdes; il a eu la consolation de voir que, malgré toutes les insultes dont la mauvaise presse ne cesse de le couvrir, les pauvres habitants frappés par la terrible maladie, tandis qu'ils font fermer brutalement leur porte au médecin, accueillent à bras ouverts le prêtre qui vient leur apporter des secours spirituels et corporels; et une parole du prêtre suffit pour qu'ils ouvrent aussitôt la porte au médecin et reçoivent les remèdes qu'un instant auparavant ils redoutaient plus que le mal même dont ils sont travaillés.

» Mais, au lieu de raconter toutes les œuvres

du clergé, nous voulons, à titre d'exemple, parler des services rendus au Lazaret du Borgo S. Donato recommandé aux soins de M. l'abbé D. Galvagno, chapelain de la Guicina et de M. l'abbé D. Bosco, fondateur et directeur de l'oratoire de S. François de Sales. Pendant plusieurs semaines ces deux estimables ecclésiastiques ne se sont mis au lit que tout habillés et pour prendre le peu de repos qui leur était strictement indispensable, repos interrompu trois et quatre fois la nuit pour répondre à l'appel des malheureux. Bien plus, D. Bosco a pu présenter à la commission sanitaire une liste de 14 de ses jeunes-gens qui s'offraient comme aides volontaires pour rendre toute sorte de services aux cholériques, tant dans les Lazarets que dans les maisons particulières. Ces jeunes-gens sont convenablement instruits de tous les soins qu'il y a lieu de donner aux cholériques, tant pour le corporel et pour leur servir d'infirmiers, que pour le spirituel et pour leur suggérer de pieux sentiments et leur faire entendre des paroles de courage et de résignation.

(à suivre).

LES PÉLERINS FRANÇAIS À TURIN.

Dans l'après-midi du lundi 23 octobre, arrivèrent à Turin en deux groupes séparés, et à des heures différentes, les Pèlerins Français revenant de Jérusalem et de Rome.

Accompagnés de quelques membres de la jeunesse catholique, ils visitèrent la nouvelle église de S. Jean l'Évangéliste élevée par D. Bosco et ses coopérateurs tout à côté du temple des Vaudois. Vers 4 heures ils assistèrent à une cérémonie religieuse au sanctuaire de La Consolata, et un peu plus tard à celui de Notre-Dame Auxiliatrice. Après cette dernière cérémonie les Salésiens leur firent une modeste mais cordiale réception réjouie par les accords d'une musique choisie. Le premier à prendre la parole fut l'éminent ingénieur Albert Buffa. Avec des accents enflammés, inspiré par la foi la plus vive, il souhaita la bienvenue aux pèlerins et se réjouit des splendides exemples de piété et de sacrifice qu'ils donnaient au monde chrétien.

D. Bosco se leva ensuite, il eut pour les catholiques français des paroles émues d'éloge et d'encouragement. Nos lecteurs trouveront ci-après le résumé de ce discours.

Le père Hippolyte avec beaucoup de brio et d'à propos répondit aux deux orateurs. Il remercia les associations catholiques italiennes et spécialement la *Jeunesse Catholique* pour la réception si cordiale qu'ils avaient reçue dans toutes les villes visitées par eux. Il indiqua la signification des deux croix (de la dimension de celle du Divin Rédempteur) portées par eux au Vatican.

Il fit des vœux pour que la France et l'Italie redevinssent véritablement deux nations catholiques; pour que l'on organisât de nouveaux pèlerinages aux saints lieux et pour que la ville de Paris pût elle aussi bientôt avoir une maison Salésienne. Le Père Hippolyte pria ensuite D. Bosco de donner la bénédiction aux Pèlerins. Ainsi se ter-

mina cette courte réunion à laquelle prirent part quelques familles de Turin.

Discours de D. Bosco aux Pèlerins Français.

Messieurs,

J'aurais bien des choses à vous dire si je pouvais exprimer tout ce que mon cœur me suggère et vous exposer toutes les pensées qui se pressent dans mon esprit en vous voyant réunis ici sur la fin de votre long pèlerinage. Je vous parle en toute simplicité, et avec un entier abandon, comme un ami à son ami. Je suis bien heureux de vous voir ici. Vous avez tenu à venir faire une visite à Notre Dame Auxiliatrice, après être allés déposer aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de votre foi Catholique et de votre fidélité. Pour le pauvre D. Bosco et ses enfants, ils ne méritaient pas votre visite, mais ils en sont, nous en sommes tous très-contents ; et, pour ma part, je ne puis vous exprimer le plaisir que j'en ressens. Je suis toujours heureux quand des étrangers viennent visiter notre oratoire, mais je le suis encore plus quand ces étrangers sont des Pèlerins ; je le suis surtout quand ces Pèlerins sont des Français. La France nous a beaucoup aidé, surtout dans ces derniers temps, et si cette maison est ce quelle est à présent, c'est à la France que nous le devons. Nos pays traversent en ce moment des circonstances bien difficiles, ils parcourent une route pénible et ce paraît être une des voies admirables de la Providence, un des desseins extraordinaires de sa conduite de se servir de la France pour nous venir en aide.

Je ne puis en ce moment vous exposer toutes choses en détail, mais s'il m'était permis de le faire, vous verriez comment la France est l'appui matériel et le soutien moral de l'Italie.

Vous venez de nous donner un bien bel exemple en allant mettre aux pieds du Saint Père, comme un témoignage de vénération et d'amour, les croix que vous avez rapportées de Jérusalem.

Le Saint Père ne manque pas de croix : elles pèsent sur Lui et Lui arrivent en quantité de tous les côtés ; pourquoi donc lui avoir apporté des croix ? Ah les croix que vous lui avez portées, étaient de bien grandes consolations pour son cœur de Père ! Votre visite était pour lui un adoucissement à ses douleurs. Et vous tous aussi cet adoucissement à vos peines vous l'aviez déjà trouvé aux pieds du Calvaire, vous avez tous laissé en France des croix plus ou moins pesantes pour en aller adoucir l'amertume avec la prière en ces lieux bénis où Jésus a porté la croix pour notre salut nous apprenant à la porter nous-mêmes à sa suite et par amour pour Lui. Vous avez retrempe votre courage chrétien dans ce souvenir vivant et vivifiant des sublimes excès auxquels l'amour de notre Dieu a porté le dévouement pour nos âmes. Vous reviendrez en France prêts à soutenir toutes les épreuves, à souffrir même le martyre s'il était nécessaire pour la défense de la Religion Catholique. Merci de l'exemple que vous nous donnez et en vous je remercie la France Catholique. Je vous remer-

cie encore à un autre titre ; car, je vous l'ai déjà dit, si je vois en vous de fervents Catholiques, je vois aussi nos généreux bienfaiteurs.

Notre reconnaissance ne peut rien vous offrir pour reconnaître vos bienfaits, elle ne peut les récompenser que par la prière. Nous prierons donc pour vous, pour vos familles, pour vos amis, pour tous nos bienfaiteurs Français. Vous allez bientôt nous quitter, mais vous ne nous laisserez pas complètement ; nous resterons unis en esprit et plus de 100000 enfants élevés dans les diverses maisons Salésiennes de l'Europe et de l'Amérique ne cesseront de prier pour vous ; je le ferai moi-même ; et, tout spécialement, demain matin à la sainte messe. Nous demanderons que vous, persévériez dans la charité et les bonnes œuvres, que Dieu vous donne la santé et toutes les consolations et surtout que nous ayons le bonheur de nous trouver tous réunis au Paradis à louer et bénir Dieu pour toujours.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria* selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Décembre.

3. S. François Xavier, apôtre des Indes.
8. L'Immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie.
16. Premier jour de la neuvaine de Noël.
21. S. Thomas apôtre.
24. Dernier jour de la neuvaine de Noël.
25. Le saint jour de Noël.
27. S. Jean, apôtre et Evangéliste.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant JOSEPH FERRARI.

Sampierdarena 1882 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.